

Une nouvelle de Marie Nimier

Photos : Véronique Durruty
Illustrations : Bertrand de Miollis

Sur le même bateau

Tu arrives par la mer et je suis là qui t'attends. Dans une poignée de jours tu seras reparti. Pour toi et tes amis, le port s'ouvre tout grand, mais c'est une porte qui ne bat que dans un sens. Le voilier entre dans la baie. Le ciel est cru, l'air léger, j'imagine ton cœur qui se serre en découvrant Tanger. J'aimerais être à ta place. Tanger, pour la première fois. Voir les cinq lettres prendre forme à mesure que l'on s'approche, les murs de la médina dessinés à la craie sur la colline, les minarets, le clocher, les maisons comme un jeu de cubes retenus par un rempart élastique. J'aimerais découvrir la plage immense et, dans mon euphorie, gommer les immeubles du front de mer. J'aimerais ne pas savoir ce qui se passe dans les quartiers périphériques, les quartiers sans ombre, ceux où s'entassent les nouveaux habitants. J'aimerais pouvoir demander en toute innocence où commence l'Atlantique et où finit la Méditerranée. Dire en tendant l'index vers le large : l'Europe est là, à portée de main, et ne pas sentir ma gorge se serrer. Une vingtaine de kilomètres à vol d'oiseau. Quatorze kilomètres au plus étroit. J'aimerais être un oiseau. Un oiseau du détroit. Une de ces mouettes qui suivent les bateaux de pêche. J'aimerais ne pas connaître le regard triste de ma mère quand je lui parle de l'étranger.

Au début, je n'arrivais pas à te regarder dans les yeux. Tu m'as demandé comment s'appelaient les espèces de castagnettes en fer des musiciens Gnaoua qui jouaient devant les containers pour vous souhaiter la bienvenue, j'ai dit des crotales, tu as ri, je n'ai pas compris ce qu'il y avait de drôle - crotale, as-tu répété, crotale, c'est le nom d'un serpent, non ? et j'ai ri à mon tour pour ne pas te laisser toute seule. De la même façon, tu as répété mon nom, Haddad, Adil El-Haddad, c'était ta manière à toi d'approprié le monde. Je pensais : j'ai devant moi un écrivain, cette femme écrit ce qu'elle veut, exactement ce qu'elle veut, et ça me semblait inouï. J'étais à la disposition de ce corps-là. De cette voix singulière. J'allais te faire aimer la ville où je suis né. Cette idée me plaisait. J'allais te faire découvrir Tanger, mon Tanger. Sa beauté excessive. Ses sautes d'humeur. Son abandon et ses fontaines. Ses labyrinthes apprivoisés. J'allais te montrer la maison où nous vivions, ma mère, ma sœur, mon frère et moi.

Alors, tu m'as fait remarquer que le joueur de tambourin portait des Nike sous son costume folklorique, et j'ai eu honte. Je t'ai détesté. Après avoir déposé tes affaires à l'hôtel, nous nous sommes retrouvés au Café de Paris. Tu étais la seule femme en terrasse, tu l'as noté sur ton cahier. Tu as commandé une orange pressée. Tu n'avais pas de sac, pas d'appareil photo, juste ce cahier à la main avec son stylo coincé au milieu. Tu trouvais que les gens marchaient vite. Tu t'attendais à

plus de nonchalance. Mais Tanger n'est pas une ville nonchalante. C'est une ville qui avance. Une ville qui se court après. Tu m'as cité une phrase de Truman Capote, de ces mots que l'on prend dans ses bagages tant il est difficile de partir les mains vides, même pour toi qui n'aimais pas t'encombrer. Truman Capote suggérait à quiconque en partance pour Tanger de dire adieu à ses amis. Cette ville est une rade, écrivait-il, un lieu à l'abri du temps.

Je n'ai pas pu me retenir. Des ombres, j'ai dit, vous n'avez que ça en tête les Français, attraper des ombres, filer des fantômes. Ça a jeté un froid. Nous sommes restés longtemps en silence. Il fallait que je me rende à l'évidence : comme les autres, tu venais pour écouter les mouches et ne pas les entendre. Tu venais pour saluer les éboueurs en ciré jaune des romans de John Hopkins, ceux qui, accroupis derrière leur camion, fument leur pipe, indifférents aux rescapés de la nuit. Tu venais pour l'imper crasseux de Burroughs, la veste en cuir de Genet, la figure de Paul Bowles ou l'ombre de Tennessee William esquissant quelques pas de flamenco sous le regard respectueux de Mohamed Choukri. Tu venais comme les autres à la recherche d'un monde orphelin. Tu veux savoir pourquoi ils ont adopté Tanger ? Parce qu'ils, on pouvait trouver du kif et de jeunes garçons pour pas cher. Que le change était avantageux. Tu trouves que j'exagère. Que je généralise. La lumière ? Oui, bien sûr, la lu-

mière. Il y a autre chose aussi. Certains guides prétendent que Tanger, Tanjah en arabe, signifie « terre rapportée ». La légende est tenace qui échappe aux règles des dictionnaires. La nouvelle s'est vite propagée. Il y a à Tanger une ville à peindre, une ville à écrire ! Tanger est devenue une ville rapportée, comme on rapporte un fait ou une histoire.

Il faut que je m'y fasse. Que j'oublie les larmes de ma mère et les cris dans la maison. Tu as baissé les yeux. Tu regrettes sans doute d'être tombée dans le piège, tu ne te sens pas l'âme d'un pèlerin, comment dit-on pèlerin au féminin, pèlerine ? Tu as l'air tellement perdue soudain, je ne voulais pas te blesser, oublie ce que j'ai dit, on va recommencer. Reprendre du début comme si de rien n'était. Moi aussi, je connais les tableaux de Matisse et le Tanger des *Mille et Une Nuits*. Quand j'étais étudiant en lettres, j'ai tout dévoré. Morand, Kessel, les Américains. Je lisais leurs livres à mon amie, elle disait que j'avais une belle voix. Ça ne m'a pas aidé à trouver du travail. Finalement, elle s'est mariée avec un pharmacien. Un proche de la famille.

Il ne faut plus y penser. Tu viens ? On va marcher dans la casbah. Je te propose une expérience pour demain. J'aimerais que tu poses ton stylo et que tu ouvres les yeux. Tu peux faire ça pour moi, ouvrir tes yeux ? As-tu seulement regardé le visage des tisserands lorsque nous avons visité leurs ateliers ? Tu as noté qu'il fallait tendre 5 000 fils pour tisser une couverture, et qu'est-

« J'allais te faire aimer la ville où je suis né. Cette idée me plaisait. J'allais te faire découvrir Tanger, mon Tanger. Sa beauté excessive. Ses sautes d'humeur. Son abandon et ses fontaines. Ses labyrinthes apprivoisés... »



ce que tu as compris de Tanger en écrivant ces mots ? As-tu seulement regardé les mains de l'homme qui démêlait la trame, allongé sous le métier de bois ? Tu as noté le nombre de fils, distu, en pensant aux bateaux qui faisaient la navette entre les deux continents. Comme s'ils pouvaient à force d'aller et de venir tisser les eaux du Déroit. N'empêche. Parfois tu t'arrêtes en plein milieu du souk et ça me gêne un peu. Tout le monde me connaît ici, on se demande ce que tu écris. Alors, qu'est-ce que tu vois ? Un chat endormi au pied de la table. Le balcon du café Fuentes. La blouse bleue du cireur de chaussures. Le gamin qui vend des cigarettes de contrebande au détail, il a l'air tellement sérieux. Son frère vient le ravitailler, il a un scooter rouge et un pantalon dernier cri. Une femme voilée passe devant lui. Il y en a beaucoup à Tanger, plus que tu ne l'imaginais.

Qu'est-ce que tu vois encore, dis-moi, j'aimerais être dans tes yeux, fais-moi entrer dans tes yeux. La vieille dame qui mendie dans sa chaise roulante, le vide de ses jambes, trois jeunes hommes qui se poussent du coude, trois autres encore, une fille en débardeur, non, ce n'est pas une Marocaine de l'étranger, elle habite ici, regarde ses chaussures. Un homme en djellaba se bat avec son portable. Il dit que 300 dirhams c'est trop, beaucoup trop. Une petite fille traîne un très grand balai. Un touriste qui se tord le pied. Un triporteur débordant de menthe. Une jupe rayée, des rubans, des pompons. Un corps hussé de noir. Un peu plus loin, des enfants assis sur le pas d'une porte jettent des cailloux sur un tabouret en plastique. Il y a un trou au milieu, le jeu consiste à lancer le projectile dans le trou. Ils sont concentrés, on dirait qu'ils jouent leur vie.

C'est plus fort que toi, tu as repris ton cahier. L'Europe, écrit-tu, à un jet de pierre. Le caillou rebondit et tombe sur le sol. L'exercice est plus difficile qu'il n'y paraît. Tu as raison, ce n'est pas gagné. Pas donné à tout le monde, de pouvoir passer de l'autre côté. Passer, passer, c'est devenu une obsession. Il n'y a pas que le vent d'est qui tourne en rond à Tanger. Ma mère se lamentait, mon petit a étudié à l'université et il ne trouve pas de travail, mon frère me regarde comme si je le faisais exprès, que j'étais paresseux ou je ne

tassés dans une embarcation de fortune. D'un côté la marine royale, de l'autre la Garde civile et au milieu, les caprices de la météo. Rares sont ceux qui passent entre les mailles du filet. Les cadavres s'échouent sur les plages des environs. Pour un corps retrouvé, trois sont restés au fond. Ou cinq. Ou dix. Le marché est en plein essor. Les rabatteurs s'activent. Il y a beaucoup d'argent à gagner. Tu me demandes ce qu'il faut pour obtenir un visa touristique. Tu ne pourrais pas parler un peu moins fort ? Je vais t'expliquer la procédure. Je le ferai de façon très professionnelle, comme si cela ne me concernait pas, et tu comprendras qu'un type comme moi n'a aucune chance d'y parvenir.

Ce que j'aimais quand j'étais petit ? Tu as raison de changer de sujet. Trainer dans la cuisine. Laver la voiture de mon père. Jouer au foot sur la plage municipale avec mes cousins. Regarder les bateaux entrer et sortir du port. Je les connaissais par leur petit nom, ils faisaient partie de la famille. Adolescent, j'élevais des colombes sur la terrasse. Je vais te montrer où j'habite, mais je ne pourrais pas te faire rentrer. En ce moment chez moi il y a une drôle d'ambiance. Avec mon frère aîné, on ne se parle plus. Ce que fait mon

frère aîné ? Il est ébéniste, il travaille dans les grandes maisons de la casbah ou sur la montagne. Quand les gens sont riches ici, ils le sont immensément. Le contraste est accablant. Mon frère leur fabrique des volets en bois de cèdre, et des bibliothèques, et des plafonds traditionnels. Notre père était chauffeur de taxi, il est mort quand j'avais douze ans. Mon frère était déjà en apprentissage chez un maître ébéniste qui s'est chargé en prime de son éducation religieuse. Il ne veut pas que ma mère travaille. Elle coude un peu, tout de même, à la maison, la vie est devenue si chère. Son rêve serait de monter avec des amis un petit orchestre pour jouer dans les mariages. Elle connaît toutes les chansons du répertoire. Son père était musicien.

Voilà, nous arrivons. Sur la plaque, c'est marqué Calle del Huero, mais nous on l'appelle la rue d'un, parce qu'elle est si étroite qu'on ne peut y passer qu'à la file indienne. Ma porte, c'est celle juste après l'atelier de céramique. Lève la tête et tu verras une petite cabane sur le toit. Je l'ai construite de mes mains. À côté, j'ai fait pousser une vigne dans un bidon bleu Nil. Il y a un jasmin aussi, et du basilic pour éloigner les moustiques. Mes colombes ? Je n'ai plus de colombes, je les ai laissées s'envoler. Je ne supportais plus de les voir se cogner contre le grillage. Le problème avec mon frère ? Il a trouvé une photo de Brad Pitt dans les affaires de ma sœur. Il ne veut plus qu'elle mette les pieds au lycée. Ma mère la protège, bien sûr, elle tient à ce que sa fille soit éduquée, mais elle a peur pour elle, peur qu'elle ne fasse des bêtises à force de regarder les feuilletons de la télévision espagnole.

À Tanger, on prend vite des habitudes. Tu as remarqué ? Tu insistes toujours pour retourner aux endroits que tu connais déjà. Tu es accrochée. Non pas inspirée par Tanger, mais aspirée, tu ne sais pas mieux dire pour le moment, et quand il faudra repartir, quand tu remonteras sur le bateau, tu emporteras tout ça avec toi. L'odeur des eucalyptus et celle du pain qui cuit dans le four public. L'odeur de la colle et le sourire douloureux

d'un enfant perdu. L'odeur de la friture de poissons. Des poivrons qui mollissent et du charbon de bois. Cet après-midi, lorsque nous avons visité ton voilier, j'ai remarqué qu'il y avait de grands coffres en bois sous les matelas, avec presque rien dedans. Tu imagines ? Nous deux, sur le même bateau. Nous communiquerions en morse quand les autres seraient endormis. Tu as l'air triste soudain. Tu trouves que ce n'est pas une bonne idée de penser à ça. Tu répètes que c'est impossible de débarquer sans papier à Toulon. Je te sens très gênée, je vais te laisser, je ne vais pas t'embêter, je disais ça pour rire. C'est drôle, non, comme situation. Tu pourrais raconter ça dans ta nouvelle sur Tanger. Le type qui n'a plus rien à perdre. Qui monte se cacher dans le ventre du voilier.

Tu n'aurais pas un mouchoir en papier ? Ce sont les yeux qui se mettent à pleurer tout seul, rien de grave, une simple allergie qui passera avec l'été. Demain ? Demain je ne pourrais pas venir avec toi, je remplace un copain dans sa boutique, mais je crois que tu n'as plus besoin de guide pour te repérer. Il y a une jolie librairie dans le même bâtiment que la Maison des Femmes, au-dessus du Grand Socco, près de l'endroit où on loue les orchestres. Tu y trouveras beaucoup de livres sur Tanger. La librairie est une amie, je crois qu'elle te plaira. Le soir avec l'un des membres de l'équipe, tu iras boire un verre dans une des boîtes du bord de mer. Enfin vous attendrez au Morocco Palace. Tu danseras avec des prostituées aux décolletés explosifs, et tu les trouveras très gentilles. Elles sont très gentilles. Des garçons en blue-jean les embrasseront sur la bouche. Ça te fera drôle. Et puis, il faudra penser aux bagages. Je ne serai pas sur le quai pour voir le bateau s'éloigner.

La nuit, tu te réveilleras, tu auras l'impression d'avoir entendu quelqu'un bouger à l'arrière du voilier. Tu aimes les fantômes ? J'en ai ajouté un à ta collection. Il s'appelle Haddad. Adil El-Haddad. Il habitait rue d'un, à Tanger. Un soir, il a voulu traverser. Il ne voulait pas tourner le dos à sa ville, non, au contraire, il voulait la voir d'en face, le temps d'un rêve, alors il s'est allongé sur les rochers, et il s'est laissé doucement basculer.

■ Pour suivre le voyage : www.portesd'afrique.com



Marie Nimier, une atmosphère particulière

Née en 1962 à Paris, fille de l'écrivain Roger Nimier, Marie Nimier a fait ses preuves depuis la publication chez Gallimard de *Sirène*, son premier roman, en 1985. Gallimard a déjà publié une dizaine de ses romans, qui connaissent également un certain succès à l'étranger, puisque plusieurs d'entre eux ont été traduits en allemand, anglais, italien, japonais et grec.

Elle s'est aussi essayée au théâtre et à la chanson, et a même été lauréate de la bourse Villa-Médicis hors les murs en 1992. Marie Nimier a, en outre, publié quelques livres pour enfants chez Albin Michel-Jeunesse.

La romancière choisit pour chacun de ses livres un lieu, une atmosphère particulière : de la poésie romantique de *Sirène* au zoo maniaque de *La Girafe* (1987), en passant par le chœur haut en couleur d'*Anatomie d'un chœur* (1990), elle décrit ses personnages avec humour et sensibilité.

Son dernier livre, *La Nouvelle Pornographie*, paru en 2000, dans une mise en abyme audacieuse, retrace les affres de Marie Nimier, une romancière chargée par son éditeur de rédiger un texte pornographique. Marie Nimier fait de *La Nouvelle Pornographie* une satire sans pitié du roman-transgression qui semble tellement à la mode de nos jours.

Portes d'Afrique
L'émission de Ludovic Dunod avec **Le Figaro**
le dimanche à 12 h 10
rfi paris89fm www.rfi.fr